

Petite revue de philosophie

Idéologie du roman policier

Claude Beausoleil

Volume 1, Number 2, Winter 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105708ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105708ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beausoleil, C. (1980). Idéologie du roman policier. *Petite revue de philosophie*, 1(2), 51–59. <https://doi.org/10.7202/1105708ar>

Idéologie du roman policier

Claude Beausoleil

Professeur au département de français

“Or, cette minutieuse organisation du contenu à laquelle se livre l’auteur de romans policiers concourt, plus que toute autre opération à donner une impression de fermé, puisqu’elle ne vise à rien de moins qu’au rétablissement de la situation initiale.”

Jean-Pierre Colin

Le roman policier a toujours été snobé par les gens intéressés à la littérature, peu d’articles et d’études lui ont été consacrés. Todorov dira qu’il y a toujours une distinction entre le “grand” art et l’art dit de “masse”. Justement le roman policier fait partie de cet art dit de “masse” (lieux de sa consommation: métro, gares, autobus, bureau, vacances...). Il ne peut qu’être intéressant de constater le fonctionnement de ce genre de littérature à large diffusion.

C’est à l’examen des structures du roman policier que nous pouvons le plus clairement percevoir la prédominance de l’ordre social, de l’équilibre, présentés comme des finalités

nécessaires. Charles Grivel résume simplement le processus du roman policier: "Un état de chose est un instant (l'instant du livre) troublé pour être rétabli"¹. Le roman policier est le miroir de poche de la société dont il est issu et à laquelle il emprunte sa structure équilibrante, sa justice. "Pour avoir du poids, pour convaincre, les procédés resteront nets et discrets"². N'étant qu'un reflet en mots (une représentation par opposition à l'"autoreprésentation"), qu'une vulgarisation — pour lire rapidement —, le roman policier ne peut qu'avoir une certaine rigidité au niveau de sa structure qui est le microcosme de la société bourgeoise occidentale qui l'a engendré. B. Brecht dit qu'"en conséquence, il a un schéma et montre sa force dans la variation"³. C'est là la loi du jeu.

"Enigme: jeu avec le discernement. Suspense: jeu avec la peur au moyen de quelques données fantastiques plus ou moins étioilées. De quelques éléments atrophiés. Un univers grouillant, pourri dont le secret n'a pas, pour l'instant, été troublé par l'intelligence. Mais elle lutte. Et de cette lutte naît cette sorte de confusion propice à l'angoisse. On scandalise la raison pour ensuite la rassurer complètement; car, au contraire du fantastique traditionnel, ici le bon sens triomphe, on s'explique, on comprend, tout s'éclaircit à la fin"⁴.

Selon les auteurs, selon les pays, selon les goûts particuliers des différentes "séries", le roman policier mutera légèrement mais il gardera toujours sa ligne morale, sa manière de punir les individus ou les groupes qui tentent de

1. Charles Grivel, "Observation du roman policier" in *Entretiens sur la para-littérature*, Paris, Plon, 1970, p. 243.
2. Jean-Marie Poupart, *Les Recréants*, Montréal, Jour, 1972, p. 60.
3. Bertolt Brecht, "Les arts et la révolution" in *Les arts et la révolution*, Paris, l'Arche, 1970, p. 78.
4. Jean-Marie Poupart, *Les Recréants*, *op. cit.*, p. 64.

prendre trop de liberté par rapport à un système qui ne tolère pas qu'on l'agresse. Psychologique (Boileau-Narcejac), sociologique (Truman Capote), ludique (Sébastien Japrisot) etc., le roman policier réorganise à sa façon les sous-règles de la Règle sociale qui fait figure de prédestination. Il est micro-société sur le mode divertissant.

Le genre policier est donc un outil — intellectuel et divertissant — de la classe dominante. Subjugant par le "suspense/mystère" qu'il impose, il n'en demeure pas moins un vaste appareil de littérature propagandiste. Le grossissement idéologique dont il est l'adéquation, crime entraîne punition, ne peut échapper à personne. Ceci n'empêche pas plusieurs romans policiers d'être d'un grand intérêt de lecture, d'être un passe-temps de premier ordre; ce qui voile justement avec grande habileté le jeu de la répression qui divertit.

"Le fait qu'une caractéristique du roman policier consiste à exécuter des variations sur des éléments plus ou moins constants élève même le genre tout entier au niveau esthétique"⁵.

Malgré des différences dues aux individualités qui fabriquent les récits policiers, nous pouvons remarquer une grande homogénéité entre les différents récits du genre. Dans leur forme, dans leur représentation, ils sont facilement identifiables. On reconnaît toujours un récit policier.

Si le roman policier est le genre le plus consommé en Occident, nous ne devons pas en être surpris. Une remise du roman policier dans son contexte d'élaboration et de diffusion peut nous apporter une compréhension plus globale du problème posé. Le roman policier qui fait souvent figure de

5. *Ibid.*, p. 78.

parent pauvre par rapport au roman roman, pourrait aussi être analysé comme parent clair et comme soutien littéraire (masquant sous son voile ludique) transposant le plus simplement possible les structures sociales dont il émane et auxquelles il nous renvoie inévitablement. Pour Bertolt Brecht "on ne saurait guère écrire un roman d'aventures autrement qu'à la manière d'un roman policier: dans notre société, les aventures sont criminelles"⁶.

Lorsque Boileau-Narcejac parlent du "vrai suspense" comme d'un "arrêt de la pensée", leurs discours nous donne, malgré eux, la nature à la fois délectable et dangereuse du genre policier. Le roman policier bien fait, c'est-à-dire celui qui se moule parfaitement aux principales règles du genre, ne peut qu'être efficace. La "pensée s'arrête" tout au long du récit jusqu'au moment où le suspense cesse, et le suspense cesse seulement avec le retour de l'équilibre, de l'ordre social. Dans le chaos du "vrai suspense", une réalité éclairée prévoit la fin. Boileau-Narcejac diront que "c'est le lecteur lui-même qui est conduit à son *insu* (c'est nous qui soulignons) à mettre en scène l'histoire qu'il est en train de vivre"⁷. Au sujet de "l'histoire" que le lecteur "est en train de vivre", l'analyse de C. Grivel nous semble toucher de plus près la subtilité du processus de masquage:

"Il y a donc accoutumance pour le lecteur à l'état de violence: le livre la fait admettre comme une nécessité heureuse; il y fait croire parce qu'il fait croire à la nécessité de l'ordre originel (bourgeois)"⁸.

Par cette double disposition déduite par Grivel, l'ordre en place décrète que le lecteur individualiste et bourgeois a

6. *Ibid.*, p. 81.

7. Boileau-Narcejac, *Le roman policier*, Paris, Payot, 1964. p. 222.

8. Charles Grivel, "Observation du roman policier", *op. cit.*, p. 245.

besoin de divertissement, et démontre explicitement et implicitement que l'individu consommateur de roman policier fait bien de refuser le désordre dont il s'amuse ou frémit le temps de deux cents pages. Cette histoire policière, ce drame et cet équilibre à tout prix, c'est l'histoire d'une société qui veut conserver ses structures. Le crime (sur lequel on jette l'interdit) est bien le signe de la transgression sociale la plus manifeste sur le plan des performances extérieures: il sera donc pourchassé, mis en échec, annulé avec acharnement, pour ce qu'il représente de totalement subversif.

Dans le roman policier, tout s'organise vers une solution, celle qui existait avant le délit. Le cercle se referme, l'ordre final correspond à l'ordre premier. Pour arriver à ce point, les auteurs de romans policiers utilisent différents artifices, différentes techniques. C'est contre le lecteur que le roman policier se tisse, éprouvant sa résistance de lecture, il pose des pièges qui n'ont que le pouvoir de faire oublier que le piège rejoint toujours les coupables. "Le roman policier traite de pensée logique et demande au lecteur un effort de pensée logique. A cet égard, il se rapproche des mots croisés"⁹.

Si tout au long d'une lecture, plusieurs solutions s'amorcent, il est significatif qu'à la fin, une seule soit retenue comme plausible, possible. L'unicité de la solution par rapport à la pluralité relative des solutions esquissées (par l'auteur et le lecteur) indique bien le caractère totalitaire et oppressif qu'une lecture idéologique peut nous révéler. Avec le roman policier (version traditionnelle), nous avons affaire à une littérature de "masse", non pas seulement au sens où Todorov l'entend (par opposition à "grand art"), mais à une littérature

9. Bertolt Brecht, "Les arts et la révolution", *op. cit.*, p. 81.

qui agit sur la masse en récupérant, par la réalité de l'écriture, toute tentative (même rocambolesque, captivante, enivrante, etc.) d'éloignement/rupture par rapport à la norme, c'est-à-dire l'ensemble des règles/lois qui permettent le bon fonctionnement d'une organisation sociale. Le genre policier remplit par l'écriture sa tâche de gardien de l'ordre avec d'autant plus de facilité et d'à-propos qu'il se présente et se donne comme un objet à large consommation courante. Notons qu'à plusieurs niveaux matériels (style clair, distribution massive, longueur relative, absorption aisée, titres attrayants...), l'accès en est facilité.

Le genre policier présente une logique qui ne reculera devant rien pour simplifier la relation de cause à effet. Ne tenant aucunement compte de ce que Umberto Eco appellera "la véritable crise du principe de causalité" qui est propre au XX^{ème} siècle, tout consistera à présenter logiquement une transposition de ce que la réalité quotidienne ambivalente est en ce qu'elle devrait être selon un certain ordre en place.

"Les difficultés que rencontrent nos physiciens dans le domaine de la causalité, nous les rencontrons assurément partout dans notre vie quotidienne, mais non dans le roman policier"¹⁰

Quand, à la fin d'un récit policier, la "clarté" se fait, le lecteur doit se rendre à ce qui lui était camouflé et lui est maintenant montré comme évident. Un point demeure constant, même avec des prouesses de toutes sortes, l'ordre social ne sera jamais présenté comme complètement menacé. Boileau-Narcejac parlent de la solution, du rétablissement final, comme d'une chose "destinée à satisfaire provisoire-

10. *Ibid.*, p. 83.

ment notre besoin de comprendre"¹¹. Si d'une part cette remarque est juste, il ne faut pas se cacher que ce "besoin de comprendre" pourrait bien être un besoin organisé de sécurité, un repos (social) après l'alarme (sociale). La limpidité directive du récit policier trace une démarche irréversible à son consommateur: vivre dans l'ordre, à l'intérieur des cadres et des lois, c'est la seule possibilité qui s'offre à la raison, sinon l'Ordre sévit.

Interroger la structure moralisante du roman policier nous invite à interroger le lecteur, ses besoins faux/vrais et toute l'entreprise de cette écriture romanesque qui présente comme définitivement logique, au niveau d'un récit, ce qui relève en réalité d'une idéologie bourgeoise, idéaliste et répressive. Cette idéologie, le lecteur de récits policiers la côtoie dans le vécu, mais jamais elle ne se cerne avec autant de simplicité et presque d'attrait que dans l'élaboration et la finalité du récit policier.

Tout au long du récit policier on déroge à la norme (crime, viol, vol, enlèvement) mais la morale normative précède cette dérogation car le lecteur (formé par cette même morale et dans le cadre d'un respect des tabous sociaux) sait toujours — malgré lui — que tout se rétablira, il lui manque parfois le comment, mais c'est justement là que se situe le "suspense/mystère" qui est toujours relatif. Il faut vouloir jouer le jeu, et le lecteur bourgeois a une formation qui le prépare à pouvoir jouer le jeu. "Le roman policier existe sur la dérogation d'apparence (jouée, passagère, mentie) à la règle morale (donnée, acquise, admise) dont le lecteur attend qu'elle se vérifie dans le livre"¹². Le récit policier peut être

11. Boileau-Narcejac, *Le roman policier*, *op. cit.*, p. 213.

12. Charles Grivel, "Observation du roman policier", *op. cit.*, p. 233.

divertissement, mais l'organisation de ses divers éléments engendre un sens qui est implacable. Si la forme du roman policier est si rigide, presque figée, se donne comme si claire, comme si démontrée et sans réfutation possible et/ou logique de la part du lecteur, c'est qu'une société (c'est-à-dire un ordre installé par la persuasion et la violence) a peur (pour l'ordre qu'elle impose, menacé du dehors, instable au-dedans)"¹³. Et dernière perversion, il y a parfois un certain plaisir à prendre dans cette lecture ouvertement directrice. Même le plaisir ne serait pas innocent . . .

13. *Ibid.*, p. 247.

